

fini de rêver

Wilfrid Almendra confronte trois projets architecturaux passés et présents pour mieux les faire tomber de leur socle utopique.

Dix-neuf tonnes. Ce mot de passe, chuchoté le soir du vernissage parmi les convives, est un faux ami, et un indice trompeur sur la dernière exposition de Wilfrid Almendra, qui flirte pourtant avec des poids lourds de l'architecture (de Le Corbusier à Norman Foster) et des matériaux comme le béton brut ou le bois massif. Car ce qui reste en mémoire après la visite de cette exposition, ce n'est pas tant la démonstration de force que cette équation résolue mine de rien. Une équation a priori insoluble qui fait tenir dans une seule et même installation les vestiges d'une utopie (celle de Chandigarh, ville nouvelle bâtie dans les années 50 par Le Corbusier), les prémices d'une autre projection sociale et architecturale actuellement en cours de réalisation en plein désert d'Abou Dhabi et les échecs, enfin, d'une ultime chimère qui consisterait à fournir des lots pavillonnaires bon marché et clés en main aux classes moyennes et populaires.

Dix-neuf tonnes donc, c'est le poids du plan de masse de la future cité

écologique de Masdar, à Abou Dhabi, qui trône au centre de la salle. Recouverts de plaques en Inox qui évoquent les panneaux photovoltaïques et la promesse d'autonomie énergétique faite par le cheikh Mohammed ben Zayed Al Nahyane et Norman Foster – l'architecte star en charge du projet –, les trente-six éléments en béton armé qui le composent sont autant de pavés dans la mare des fantasmes urbanistiques.

Sous un soleil de plomb (nous sommes dans le désert des Emirats et sous les spots puissants qui permettent aux travailleurs philippins de bâtir, jour et nuit, cette cité du futur qui devrait voir le jour en 2020) se dresse l'ombre portée de la main de Chandigarh, ici reproduite en bois. Ces deux mirages sont à leur tour pris en étau par un mur d'enceinte (rappelons que Masdar, pour se prémunir des fortes chaleurs, est une ville fortifiée) qui l'encercle presque entièrement.

Réactivant un procédé de bas-reliefs brutalistes utilisé dans une précédente expo, Wilfrid Almendra aligne ici un ensemble de tableaux en trois dimensions

qui revisitent les plans d'une planification architecturale low tech. Si bien qu'ainsi confrontés les uns aux autres, empilés et fondus dans un seul et même bloc, ces trois programmes utopistes finissent par se mordre la queue et perdre de leur puissance subversive.

Ce tour de passe-passe, Almendra le reproduit à quelques milliers de kilomètres de la galerie, au cœur du Texas. En résidence à Marfa, ville mythique en partie rachetée par le minimaliste Donald Judd dans les années 70 (lire notre reportage dans Les Inrocks n°853), il vient d'obtenir l'autorisation de construire une tour de seize mètres de haut inspirée par un projet du situationniste Constant Nieuwenhuys dans les années 50 et des formes prélevées dans l'imaginaire pavillonnaire. Après le tandem Elmgreen et Dragset, il est le deuxième artiste à se confronter au Judd Monument et à mettre les pieds dans le plat de cette utopie déjà ébréchée. **Claire Moulène**

Yellow River jusqu'au 26 mai à la galerie Bugada et Cargnel, Paris XIX^e, bugadacargnel.com

Courtesy Galerie Bugada & Cargnel, Paris, photo Alain Agnoffa



Yellow River, 2012